

L'école préfère t'elle les filles ?

Marie Duru-Bellat

► **To cite this version:**

Marie Duru-Bellat. L'école préfère t'elle les filles?. Sciences humaines, Sciences Humaines, 2019, pp.42-45. halshs-02302521

HAL Id: halshs-02302521

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02302521>

Submitted on 17 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'école préfère t'elle les filles ?

Marie Duru-Bellat

Sociologue de l'éducation, professeure émérite à l'IEP-Paris et chercheure à l'Iredu (Institut de recherche en éducation) et à l'Observatoire sociologique du changement (OSC/CNRS)

Article paru dans Sciences humaines, n°313, p.7, avril 2019

Jusqu'au tournant des années 2000, tant les chercheurs que les medias considéraient plutôt que les filles étaient désavantagées à l'école : on parlait ainsi de leur « fausse réussite ». Aujourd'hui, alors qu'il est indéniable que les filles sortent de l'école plus diplômées, ce sont les garçons qui polarisent l'attention : l'institution scolaire ne leur serait-elle pas, notamment parce que trop féminisée, défavorable ? Mais est-ce si immédiat de conclure à l'avantage des unes et des autres ?

Tout dépend des indicateurs¹. Estimera-t-on que le plus important, c'est d'être à l'aise dans la vie courante grâce à une bonne maîtrise de l'écrit, ou d'être en tête de la course aux diplômes menant aux emplois les plus attractifs ? Dans le premier cas, on s'inquiètera de voir les garçons peiner à apprendre à lire et être si nombreux à entrer en 6^{ème} avec des acquis fragiles ou insuffisants (18% des garçons, contre 11% des filles), un écart qui ne se comble pas au collège. Mais cela n'empêche pas les garçons d'en sortir avec un meilleur niveau en histoire-géographie, en sciences expérimentales et en mathématiques, avec en particulier moins de filles excellentes dans cette matière. Au moment de l'orientation, ces différences contribuent à canaliser celles-ci dans des filières littéraires ou professionnelles tertiaires –vu leur meilleur niveau en Français et en Langues–, tandis que les garçons, soit se retrouvent, du fait de leur faiblesse dans la maîtrise de l'écrit dans des formations techniques industrielles pas toujours choisies, soit tirent profit de leurs succès en sciences pour accaparer les voies les plus prestigieuses.

Tous les garçons ?

De fait, deux populations de garçons aux devenir très tranchés se distinguent, et rien ne serait plus faux que de parler des garçons comme d'un groupe homogène. Ainsi, les difficultés en primaire sont bien plus marquées par l'origine sociale que par le sexe : les fils de cadres y redoublent moins que les filles de tous les autres milieux sociaux (ils en sortent avec un taux de retard de 4% contre 14% pour les filles d'ouvriers, par exemple). Ensuite, le fait d'être un garçon reprend de l'importance dès lors que se profile à l'horizon l'orientation professionnelle : un grand clivage se dessine alors entre garçons et filles, et aussi entre garçons selon le milieu d'origine et le niveau scolaire, depuis les formations professionnelles dans le bâtiment ou l'industrie –pour les garçons de milieu populaire– jusqu'aux grandes écoles d'ingénieurs, où se concentrent les fils de cadres. Cela dit, face à la variété des orientations entre les sexes, il est difficile d'échapper aux jugements de valeur : n'est-il pas discutable de considérer qu'être élève ingénieur –au moins 70% de garçons– est forcément « mieux » qu'être étudiante en Langues –au moins 75% de filles–, sauf à sous-entendre que c'est toujours « mieux » quand il y a une majorité de garçons ?

¹ Voir les trois derniers numéros (96, 97, 98) de la revue Éducation et formation.

A moins que les garçons marquent des points décisifs lors de l'entrée dans la vie active... S'ils sont certes plus nombreux à quitter l'école sans diplôme (10% de « décrocheurs » parmi les garçons, contre 7,5% chez les filles), ils abordent un marché du travail où un faible niveau scolaire est moins dirimant que pour les filles. Sans doute du fait des possibilités plus larges d'apprentissage, mais aussi des spécialités étudiées, tant les enseignants et les parents poussent davantage les garçons vers les techniques et les sciences. Au sortir de l'école, les jeunes hommes dépourvus de tout diplôme vont certes chômer un peu plus que leurs homologues féminines, mais les emplois auxquels ils accèdent sont plutôt plus stables, mieux rémunérés et plus qualifiés, tandis qu'à l'autre bout de l'échelle sociale, les garçons diplômés vont truster les postes les plus qualifiés et les mieux payés. D'ailleurs, les difficultés de certains garçons pointées du doigt parce que l'écrit est la base sur laquelle se fondent les autres apprentissages, s'avèrent relativement temporaires : s'il y a un peu plus de garçons en difficulté sévère face à l'écrit à 18 ans (au vu des tests passés lors des journées « défense et citoyenneté »), il n'y a plus aucune différence entre les sexes chez les jeunes adultes (16-29 ans), au vu des enquêtes internationales².

De plus, tous ces écarts fluctuent avec le temps et varient selon les pays. A cet égard, les garçons français apparaissent moins en retrait que dans d'autres pays ; mais nous avons un noyau dur de garçons faibles de milieu populaire qui a plutôt tendance à grossir et qui explique pour une part notre niveau élevé d'inégalités sociales. L'organisation et l'efficacité du système jouent également : les garçons des pays asiatiques les plus performants sont meilleurs en maîtrise de l'écrit que les filles de la plupart des pays, de même que, dans ces pays, les filles sont bien meilleures en maths que les garçons des autres pays. De fait, loin que les garçons –et tous les garçons– soient voués à rencontrer des difficultés scolaires, ils réussissent plus ou moins bien selon l'environnement social qu'ils anticipent –le monde professionnel– et où ils évoluent, notamment l'école, une école plus ou moins efficace pour tous les élèves, mais aussi profondément imprégnée des modèles du masculin et du féminin considérés comme normaux, évidents, voire naturels.

La sanction comme parade sexuée masculine

Les élèves eux-mêmes sont imprégnés de ces modèles. Dès leur plus jeune âge, les petits garçons apprennent à ce qu'on tolère leur agitation et leur agressivité tandis que les petites filles apprennent à être calmes et gentilles. Bien souvent élevés comme de « petits chefs », les garçons ont plus de mal à se plier aux exigences de l'école. Et cela ne s'arrange pas avec l'âge : adolescents, il leur faut se montrer rebelles, faire usage de leur force, monopoliser l'attention, se démarquer à n'importe quel prix de ce qui est féminin, bref, apprendre leur position de dominant : en un mot, ils doivent transgresser les règles scolaires pour s'affirmer socialement comme garçon³. C'est là une dimension capitale de la vie scolaire et les cours de récréation au collège en témoignent amplement, avec une multitude de violences plus ou moins graves à l'encontre des filles qui ne sauraient pas « rester à leur place »...

Cela n'est guère en phase avec ce qu'exige le « métier d'élève », et sur un plan strictement scolaire, il y a sans nul doute une collusion entre le modèle viril et les attentes de l'institution. Les comportements problématiques pour la vie scolaire fonctionnent alors comme un défi, et les sanctions qui en découlent -au collège, 80% des élèves sanctionnés sont des garçons- permettent à ceux-ci de se positionner comme des héros ; à telle enseigne que Sylvie Ayrat

² Nicolas Jonas, «Les capacités des adultes à maîtriser des informations écrites ou chiffrées», Insee Première, n° 1467, octobre 2013

³ Sylvie Ayrat et Yves Raibaud, Pour en finir avec la fabrique des garçons, 2 vol., Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2014.

compare la recherche de la sanction à une « parade sexuée masculine »... Avec néanmoins des variations selon les milieux sociaux, car les garçons les plus favorisés peuvent faire preuve de formes de rébellion détendue au collège, tout en sachant changer leur fusil d'épaule dès que la compétition devient plus sérieuse (lors des premières orientations), et assumer alors réussite et ambition...

L'école elle-même est de la partie. Il y a bien sûr ses programmes et ses manuels, imprégnés des inégalités de rôles et de représentations entre hommes et femmes qui ont marqué et marquent encore notre histoire. Au quotidien, les interactions pédagogiques sont également profondément imprégnées par les modèles de genre : les enseignants partagent plus ou moins consciemment les stéréotypes de la société sur les disciplines censées mieux convenir aux filles et aux garçons, même s'ils ne l'avouent pas volontiers ; pourtant, en fin de primaire et avant toute apparition de difficultés spécifiques pour les filles en mathématiques, ils leur prédisent moins de succès dans cette matière dans la suite de leur scolarité. Ils ont aussi tendance à expliquer les réussites des filles par leur travail et celle des garçons par leurs talents. Ceci vaut à ces derniers davantage de stimulations, même si joue aussi le fait que les maîtres éprouvent davantage le besoin de contrôler de près le comportement des garçons, sans compter que ces derniers s'attendent à focaliser l'attention. Les jeunes enseignants ne font pas exception. Si l'on demande à des débutants de donner une liste de dix adjectifs qualifiant une élève et un élève de 6^{ème}, les réponses sont pour le moins stéréotypées⁴ : les filles sont scolaires, pipelettes, pestes, émotives, sages, tandis que les garçons sont directs, immatures, bagarreurs, provocateurs, scientifiques... Sur tous ces aspects, aucune recherche ne fait apparaître de différences sensibles entre les enseignantes et les enseignants, tant ces modèles sexués font l'objet d'une intériorisation depuis le plus jeune âge.

La menace des stéréotypes

Le fait que certaines disciplines soient censées mieux convenir aux garçons ou aux filles engendre ce que les psychologues appellent la menace du stéréotype : savoir que vu votre groupe vous êtes censé moins bien réussir telle ou telle tâche induit une pression telle que cela affaiblit vos chances d'y réussir effectivement, et ce pour les élèves des deux sexes. Particulièrement étudiée à propos des filles -limitées dans leurs performances en géométrie, parce qu'elles ont intériorisé le stéréotype selon lequel elles étaient vouées à échouer dans cette matière, alors que le même exercice présenté comme du dessin sera bien mieux réussi-, la menace du stéréotype limite aussi les performances des garçons dans les matières considérées comme « féminines », au premier rang desquelles la lecture : ils réussissent mieux une tâche de lecture quand on la leur présente comme un jeu que comme un contrôle de leur aptitude en la matière⁵. Les représentations ont donc un impact très fort dans la production des différences de performance entre les sexes : loin que celles-ci aient des fondements biologiques, tant la faiblesse des garçons en lecture dès le primaire que celle des filles en sciences plus tard dans le secondaire sont largement explicables par le poids des stéréotypes et le manque de confiance en soi qui en découle.

Ajoutons que ceux-ci, qui délimitent ce qu'est être conforme à son genre, exigent très prégnamment à l'adolescence, ne passent pas uniquement par les performances scolaires et les orientations vécues comme normales. Dans les loisirs aussi, ce qui est défini comme masculin est moins en phase avec les exigences scolaires que ce qui est défini comme féminin. Ainsi, les

⁴ Jacques Gleyse, *Le Genre de l'école en France. De la mixité à l'inégalité occultée*, Connaissances et Savoirs, 2017.

⁵ Pascal Pansu et al., «A burden for the boys. Evidence of stereotype threat in boys' reading performance», *Journal of Experimental Social Psychology*, n° 65, juillet 2016.

enquêtes internationales montrent que les garçons consacrent une heure de moins par semaine à leurs devoirs, notamment parce qu'ils sont plus libres de sortir avec leurs pairs, et manifestent nettement moins d'appétence pour la lecture que pour les écrans⁶

Le prix du modèle viril traditionnel...

Si les garçons - de milieu populaire - sont l'objet d'une inquiétude diffuse, c'est autant, voire plus, du fait de leurs déviations potentielles ou réelles qu'à cause de leurs difficultés scolaires qui ne s'avèrent pas si décisives à l'âge adulte... Ces garçons pâtissent des stéréotypes du masculin à l'école : est en cause tout ce qui concerne l'écrit, la lecture ou l'expression, mais plus largement un certain modèle de la virilité auquel ils se conforment encore, alors qu'émerge depuis plusieurs décennies un autre modèle, qui éclipse le « macho » et la force brute au profit de la valeur morale. C'est surtout à l'école que ce plus grand conformisme des garçons de milieu populaire par rapport à ce modèle qui pose problème, desservis qu'ils sont par la mauvaise image du viril populaire, et tout ce qui y est associé scolairement et dans un milieu éducatif qui en est éloigné.

D'autant que ce modèle viril, problématique à l'école, devient ensuite plus rentable. Chez les adultes, les hommes ont en moyenne un avantage en termes de salaires, de carrières, de pouvoir, même si nombre de déviations ou de problèmes de santé restent le fruit de comportements masculins traditionnels. La persistance des modèles sexués corsete les comportements : il est le prix du système de genre⁷. Évidemment, en la matière, l'école est autant une caisse de résonance qu'un vecteur spécifique ! Au moins pourrait-elle éduquer les jeunes à une moindre soumission aux stéréotypes de genre et s'attacher à ouvrir tous les possibles aux garçons comme aux filles, comme c'est en théorie sa mission.

⁶ OCDE, «The ABC of gender equality in education», 2015..

⁷ Marie Duru-Bellat, La Tyrannie du genre, Presses de Sciences Po, 2017